

Lectures bibliques : Genèse 22, 1,14 / Marc 9, 2-10 / Colossiens 2, 14-15

Le Christ a cloué sur la croix les principautés et les puissances, il les a donnés en spectacle à la face du monde, en les traînant dans son cortège triomphal. Col 2, 14-15

Message

Ce texte de la Genèse, comme le psaume que vous avez commenté dimanche dernier, reste pour beaucoup d'entre nous un texte difficile, obscur. Mais, dans la Bible, paradoxalement, si nous voulons bien nous laisser creuser par eux, ce sont parfois les versets les plus ardues qui sont les plus à même de porter des enseignements salutaires.

Alors oui en première lecture, nous faisons, ici, l'expérience d'un Dieu incompréhensible au point de se demander avec Emmanuel Kant « Est-ce que c'est bien Dieu qui parle » ?

« Je suis sûr que je ne dois pas tuer mon fils, mais je ne suis pas sûr que toi qui m'apparais en ce moment tu sois vraiment Dieu » écrira Kant

Qu'est-ce que c'est que cet Elohim qui se complait à mettre Abraham à l'épreuve de la sorte. Et qu'est-ce que c'est que ce père prêt à offrir dans une obéissance passive ce fils tant aimé ?

Ce que je vous propose, dans un premier temps, c'est de suivre ce texte en restant au plus près des mots, attentifs au moindre détail, peut-être aussi de renoncer à nos grilles de lecture habituelles.

Lisons :

« L'Elohim dit prends ton fils, ton unique, que tu aimes, Isaac, et vas vers toi au pays de *Moriyyah*, là tu l'élèveras en élévation sur l'une des montagnes dont je te parlerai »

L'Elohim. Il s'agit ici de la divinité au sens large, générique, de plus, l'article introduit une sorte de distance. La parole elle-même de l'Elohim reste mystérieuse. **La montagne** vers laquelle Abraham est censée se diriger n'est pas nommée, il est question d'une parole ultérieure qui permettra de localiser cette montagne sur laquelle Isaac devra être « élevé en élévation » c'est là le sens littéral de l'expression.

Les rabbins s'arrêteront sur cette expression, et pour ôter au texte son caractère scandaleux, expliqueront qu'Abraham, prisonnier d'une certaine idée de Dieu, a entendu qu'il devait sacrifier son fils ce qui ne lui était pas demandé. C'est aussi la lecture de Marie Balmory qui parle ici d'un immense malentendu. Le récit fonctionne alors comme un antidote, une thérapie qui nous délivre d'une compréhension de Dieu mortifère.

Autre détail du texte à souligner c'est la parole de Dieu adressée à Abraham le « **vas vers toi** ». Étonnamment, peu de commentateurs s'y arrêtent, encore plus regrettable, l'expression est souvent occultée dans nos traductions. Eclipse d'une parole lumineuse qui ouvre pourtant un chemin d'interprétation. Car cette expression *lekh lekha* est bien-sûr un rappel de la vocation d'Abraham, parole de rupture qui appelle Abraham à s'éloigner du monde de l'idolâtrie. Or, nous allons le voir, l'épreuve d'Abraham consiste précisément à sortir des représentations de Dieu qui conduisent à la violence idolâtrique.

*

Abraham comme en Genèse 12 répond à l'appel de Dieu, il selle son âne, il part à l'aube avec son fils et deux serviteurs. **Le troisième jour**, entendons après trois jours de marche, Abraham dit à ses deux serviteurs : « **Demeurez ici avec l'âne. Moi et l'enfant nous irons jusque là-bas, nous adorerons et nous reviendrons vers vous.** »

Ce « nous reviendrons » doit retenir notre attention. Abraham même s'il a entendu qu'il lui était demandé de sacrifier son fils espère encore que quelque chose surviendra, surgira.

Ce « nous reviendrons » est la marque de la confiance d'Abraham, Dieu ne peut pas se contredire, Il lui a bien promis par Isaac une descendance.

De même, lorsqu'Isaac lui demande : « voici le feu et **le bois** mais où est l'agneau pour l'holocauste ? », Abraham répond « C'est Dieu qui verra l'agneau, mon fils ». « Dieu verra ». Réponse qui fait résonner le nom même de la montagne vers laquelle ils se dirigent : **Moriyyah qui peut être lu comme « Dieu sera vu » « Dieu sera révélé ».**

Abraham et Isaac marchent en silence tous les deux, ensemble, ne faisant qu'un, nous dit le texte. Jamais plus après ce récit, il sera dit qu'Abraham et

Isaac « **ne faisaient qu'un** ». A croire que cette épreuve était nécessaire pour ouvrir de l'espace, du souffle dans la relation entre le père et le fils, trop collés l'un à l'autre.

A présent, Abraham élève l'autel, il dispose du bois, il lie son fils Isaac et le couche sur l'autel par-dessus le bois. Plus de doute possible. Abraham va sacrifier son fils¹.

Dans son livre « *Crainte et tremblement* », Kierkegaard parle d'Abraham comme d'un « chevalier de la foi ». Personne ne peut aller aussi loin que lui dans la foi². Mais pour nous lecteurs, cet héroïsme fait horreur.

Abraham lève son couteau et s'apprête à sacrifier rituellement son fils comme un animal. C'est alors que le ciel se déchire, l'ange d'Adonai crie provoquant l'arrêt du couteau. Il crie deux fois le nom d'Abraham. Pourquoi deux fois ? Peut-être parce qu'une fois ne suffisait pas à ramener Abraham à la raison, à le sortir de l'hypnose. Ou alors parce qu'il y a désormais deux Abraham, le vieil Abraham qui était totalement soumis à un Dieu de jouissance et le nouvel Abraham qui redécouvre la parole de Dieu et n'y entend plus la même chose.

Ce qui me semble essentiel, c'est que le messenger qui arrête le couteau est dans le texte un « **messenger d'Adonai** » « *Malakh Adonai* ». Ici apparaît le tétragramme. Il ne s'agit plus de l'Elohim anonyme mais du Dieu de l'alliance, du Dieu personnel, c'est LUI qui se donne à voir et qui arrête le couteau.

C'est le basculement du texte : le tétragramme, le nom de Dieu révèle l'identité d'un Dieu qui arrête le couteau au moment du sacrifice et qui par là nous dit :
« Non, la foi ne peut pas aller jusqu'à suspendre l'éthique. Oui, la vie humaine sera toujours plus importante que toute pratique rituelle. »

¹ Ce qui peut aussi se lire comme le dévoilement des pulsions nous rongent, envie de tout détruire, de sacrifier le futur, envie de mort. Oui ce récit peut être lu comme le dévoilement d'un moment terrible de l'expérience humaine.

² Malgré l'absurdité de son geste, Abraham croit qu'il gardera son fils.

Pour Thomas Römer et beaucoup d'autres, notre récit doit se lire comme « le sacrifice du sacrifice », l'interdit absolu de sacrifier de l'humain au nom de Dieu.

Ce que rappelleront tous les prophètes. Pensons à l'oracle de Jérémie (32,35) : Ils ont construit les hauts lieux de Baal, dans la vallée de Ben-Hinnom pour faire passer par le feu leurs fils et leurs filles en l'honneur de Molok, ce à quoi je n'avais jamais songé, comment commettre une telle abomination... »,

« Si vous aviez compris ce que signifie : c'est la miséricorde que je veux, non le sacrifice, vous n'auriez pas condamné des innocents. » dit le Christ Matthieu 12,7

*

Revenant une dernière fois au texte de Genèse, j'aimerais vous rendre attentif à ce qui pourrait apparaître comme un dernier détail sans importance.

Le messenger d'Adonai s'adresse à Abraham en ces termes : « N'étends pas la main contre l'enfant. Ne lui fais aucun mal. Je sais maintenant que tu crains Dieu : tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique. C'est alors qu'Abraham lève les yeux et voit un bélier. »

D'abord, est-ce que le messenger se réjouit de la foi à toute épreuve d'Abraham ? Ce n'est pas sûr. On peut très bien entendre cette parole comme : d'accord tu crains Dieu mais si ta démarche est conduite par la crainte elle est aussi le signe d'un manque d'audace, d'un manque d'intelligence créatrice. Être dans la peur c'est ne plus entendre ma parole.

Plus riche de sens encore, c'est ce glissement dans le texte du mot « agneau » vers le mot « bélier ». Pour les rabbins tout est là.

Qu'est-ce qu'un bélier si ce n'est un agneau devenu vieux. Nous pouvons entendre que l'épreuve d'Abraham consistait non pas à sacrifier le jeune homme, la part jeune, mais bien le vieil animal, c'est-à-dire la part vieille qui demeurait en Abraham.

Pour que s'ouvre véritablement le temps du fils, il fallait donc qu'Abraham sacrifie les fausses représentations d'un Dieu de jouissance qui exige du sang.

*

S'ouvrent alors des temps nouveaux, les temps messianiques. Dans les traditions juive et chrétienne, cela implique qu'une seconde révélation est en

germe dans le récit. On peut parler d'une dimension prophétique à l'intérieur même du récit.

Ce qui me permet aussi de relire notre récit à la lumière de Celui que nous reconnaissons être le Messie, et en ce deuxième dimanche de carême, ce sera pour nous, puisque nous y sommes invités, une façon de méditer devant la croix.

Or, depuis l'épître aux hébreux, toute l'exégèse patristique relira ce texte de Genèse comme une préfiguration de la croix, à tel point que des chrétiens parleront de l'évangile du *Mont Moriyyah*, montagne qui dans la tradition juive et chrétienne a été identifiée comme étant le mont du Temple à Jérusalem³.

Isaac devient la figure du Christ. Isaac, le fils qui porte le bois et s'y laisse ligoter. L'agneau qui marche en silence. Pour les pères, tout rappelle dans le texte la passion du Christ : les trois jours de marche, le buisson où s'empêtre le bélier qui rappelle la couronne d'épines, la désignation d'Isaac « mon Fils bien-aimé », « mon unique » qui sont des titres messianiques....

Nous sommes habitués à ce type de relecture christologique mais beaucoup plus étonnant c'est ce commentaire d'un père de l'Eglise du 12^{ème} siècle, Geoffroy d'Auxerre qui, lisant Genèse 22 et reprenant l'étymologie du nom « Isaac » qui dérive en hébreu du verbe « rire ». Souvenez-vous avant même sa naissance, Isaac avait été pris en quelque sorte entre deux rires, celui d'Abraham lorsque Dieu lui avait annoncé, à lui le vieillard, la naissance d'un fils (Gn 17,17) et celui de Sarah qui, à son tour, se mit à rire intérieurement quand un des trois hommes aux chênes de Mambré lui avait annoncé la naissance d'un fils alors qu'elle avait été stérile toute sa vie (Gn 18,12).

Voilà ce qu'écrit Geoffroy d'Auxerre :

« La foi en Dieu nous permet de marcher sur des chemins qui à l'échelle humaine semblent sans espérance. La foi en Dieu nous permet de vivre dans l'assurance que le rire et la joie ne peuvent être sacrifiés. »

³ Si le mont Moriyyah correspond au mont du Temple, celui-ci aurait été subséquemment divisé en deux hauteurs afin de défendre Jérusalem. A l'origine, le Golgotha faisait partie du mont du Temple, ce qui impliquerait que la ligature d'Isaac et la crucifixion du Christ auraient eu lieu au même endroit. Voilà ce qu'on peut lire chez certains commentateurs chrétiens.

Le propre du rire et de la joie, qui ne sont pas le ricanement ou le sarcasme, sont de l'ordre de la césure, ils viennent attester que le tragique n'aura pas le dernier mot.

Ce commentaire, il me semble, nous rejoint dans notre actualité où jour après jour nous assistons médusés au déploiement de la violence. Au proche Orient, les fous de Dieu, combattants du Hamas, d'un côté, juifs ultra-orthodoxes et suprémacistes, de l'autre, sont un monstre à deux têtes qui dévore combien d'enfants et d'innocents.

« Gardez-vous de toucher à un seul des enfants » dit le Christ. Matthieu 18,10

Parole transgressée partout sur la face de cette terre où nous voyons se lever une violence sacrée qui défigure l'humain et qui arrache à ceux qui l'exercent le fondement d'humanité qui demeurait en eux.

Oui à l'échelle humaine, nos chemins semblent sans espérance...

Mais marchant vers Pâques, nous savons qu'il est nécessaire de vivre et combattre dans l'assurance que ni le rire ni la joie ne pourront être sacrifiés.

Cette conviction nous est donnée par Celui qui comme Isaac, porte le bois, monte vers la montagne, sera ligoté et sacrifié.

Oui la croix du Christ est le sacrifice du sacrifice, parole irrévocable qu'il nous faut proclamer haut et fort !

Pasteur Jean-Pierre Nizet